
1. L'extraordinaire

L'extraordinaire se trouve sur le chemin des gens ordinaires.

Paulo Coelho, *Le Pèlerin de Compostelle*, 1987.

D'après la définition du Larousse, le mot *extraordinaire* est un adjectif qualificatif qui signifie *qui sort de la règle, de l'usage ; qui n'est pas courant, au sens d'exceptionnel, inhabituel ; qui étonne par sa bizarrerie, son étrangeté, son originalité ; qui par ses qualités, s'écarte du niveau moyen, ordinaire*. Lorsqu'on en fait un nom commun, comme c'est le cas dans l'intitulé du thème à aborder, il prend la signification de *ce qui dépasse l'ordinaire, ce qui est au-dessus de l'ordinaire*. Ce terme ne peut donc s'entendre et se comprendre qu'en référence à l'ordinaire, au quotidien auxquels il s'oppose.

Notons toutefois que depuis le XIX^{ème} siècle, il a en partie perdu de son sens. Il est d'ailleurs souvent employé aujourd'hui avec la signification d'*excellent, très bon*. Il est donc indispensable de le resituer dans son origine pour pouvoir parfaitement cerner les enjeux que le sujet impose.

1.1. L'ordinaire, le quotidien

Ce sont des notions difficiles à définir, des mots que l'on a souvent tendance à considérer comme des synonymes, mais qui pourtant ne le sont pas exactement. L'ordinaire renvoie à la subjectivité, à un vécu et à la manière dont on évalue celui-ci. En effet, ce qui est ordinaire pour un individu donné, dans un contexte précis, ne le sera pas forcément pour un autre qui ne vit pas les mêmes choses. Il peut parfois sembler ennuyeux, surtout lorsque l'on est noyé par la répétition perpétuelle des mêmes actions, comme le chante Claude François dans son titre *Comme d'habitude*, sortie au printemps 1968 :

Je me lève et je te bouscule

Tu n'te réveilles pas

Comme d'habitude

Sur toi je remonte le drap

J'ai peur que tu aies froid

Comme d'habitude
Ma main caresse tes cheveux
Presque malgré moi
Comme d'habitude
Mais toi tu me tournes le dos
Comme d'habitude

Le quotidien apparaît ici comme monotone, sans surprise, mais surtout, et c'est ce qui caractérise l'ordinaire, reste très personnel à l'individu qui l'exprime. La notion d'habitude développée ici ne sera certainement pas la même pour tous. C'est d'ailleurs ce qu'explique l'anthropologue Éric Chauvier¹ pour qui *l'ordinaire est ce qui peut vaciller, s'effondrer, être dissonant*. L'ordinaire, ce sont les situations que l'on rencontre au quotidien, mais elles ne sont pas pour autant le quotidien qui, lui *peut être très mécanique, qui est un processus d'accoutumance, d'habitudes très réglées*.

Ce quotidien, c'est celui de Walter Mitty par exemple, dans le film de Ben Stiller, *La vie rêvée de Walter Mitty*, sorti en 2014. Responsable des négatifs photo pour le compte du prestigieux magazine *Life*, c'est un homme ordinaire, enfermé dans la répétition des mêmes actions, qui n'ose s'évader qu'à travers des rêves à la fois drôles et extravagants.

C'est aussi ce que soulève Harold Ramis dans son film de 1993, *Un jour sans fin*, dans lequel son héros, Phil Connors, se retrouve condamné à revivre continuellement la même journée, "Le Jour de la marmotte" qui, s'il est un jour de fête pour les villageois, est sans aucun intérêt pour lui, d'autant plus qu'en tant que présentateur météo, il doit couvrir l'événement (ou plutôt le non-événement) chaque année : le petit animal est présenté à la foule en liesse et la légende veut que s'il "voit son ombre", l'hiver durera encore six bonnes semaines. C'est donc à reculons qu'il se rend sur les lieux du reportage, espérant pouvoir en repartir aussi vite qu'il y est venu. Mais c'était sans compter le blizzard qui l'oblige à y rester une nuit de plus. Lorsqu'il se réveille, il se retrouve de nouveau "le Jour de la marmotte". C'est le même programme qui se répète ensuite de jour en jour. Désespéré, il exprime son mal-être un soir dans un bar en demandant à ses compagnons du moment : *Qu'est-ce que cela vous ferait de revivre tous les jours la même journée ?* La réponse qu'il reçoit nous renvoie à cette notion d'habitude, de quotidien qui se répète indéfiniment : *Cela ressemblerait beaucoup à ma vie !*

¹ Docteur en anthropologie, chargé de cours à l'université Victor-Segalen - Bordeaux-II, il est aussi l'auteur de plusieurs essais, dont *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*, paru en 2011.

Pourtant, même s'il renvoie une image terne, s'il semble être le lot des gens à qui rien n'arrive, le quotidien permet souvent de nous rassurer quant à notre situation, de nous confirmer que nous existons bel et bien et de nous montrer la place que nous occupons dans la société. Pour Pierre Sansot, auteur en 1991 de l'essai *Les Gens de peu*², *les pratiques ordinaires nous permettent de nous y reconnaître dans un monde qui change et dans lequel nous nous modifions*. C'est aussi la thèse défendue par Georges Pérec dans le texte qui ouvre son recueil de 1983 *L'Infra-ordinaire* :

Ce qui nous parle, me semble-t-il, c'est toujours l'événement, l'insolite, l'extra-ordinaire : cinq colonnes à la une, grosses manchettes. Les trains ne se mettent à exister que lorsqu'ils déraillent, et plus il y a de voyageurs morts, plus les trains existent ; les avions n'accèdent à l'existence que lorsqu'ils sont détournés ; les voitures ont pour unique destin de percuter les platanes : cinquante-deux week-ends par an, cinquante-deux bilans : tant de morts et tant mieux pour l'information si les chiffres ne cessent d'augmenter ! Il faut qu'il y ait derrière l'événement un scandale, une fissure, un danger, comme si la vie ne devait se révéler qu'à travers le spectaculaire, comme si le parlant, le significatif était toujours anormal: cataclysmes naturels ou bouleversements historiques, conflits sociaux, scandales politiques...

Dans notre précipitation à mesurer l'historique, le significatif, le révélateur, ne laissons pas de côté l'essentiel: le véritablement intolérable, le vraiment inadmissible: le scandale, ce n'est pas le grisou, c'est le travail dans les mines. Les " malaises sociaux " ne sont pas " préoccupants " en période de grève, ils sont intolérables vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois cent soixante-cinq jours par an.

Les raz-de-marée, les éruptions volcaniques, les tours qui s'écroulent, les incendies de forêts, les tunnels qui s'effondrent, Publicis qui brûle et Aranda qui parle! Horrible ! Terrible ! Monstrueux ! Scandaleux ! Mais où est le scandale ? Le vrai scandale ? Le journal nous a-t-il dit autre chose que : soyez rassurés, vous voyez bien que la vie existe, avec ses hauts et ses bas, vous voyez bien qu'il se passe des choses.

Les journaux parlent de tout, sauf du journalier. Les journaux m'ennuient, ils ne m'apprennent rien ; ce qu'ils racontent ne me concerne pas, ne m'interroge pas et ne répond pas davantage

² L'originalité de ce livre tient au regard porté sur les classes populaires, leurs loisirs, leur culture, un "goût commun pour les bonheurs simples". De là des descriptions précises, savoureuses et parfois nostalgiques sur les bals du 14-Juillet, le bricolage, le camping, les rituels de la vie domestique, les scènes de ménage, le football des trottoirs, la légende dorée du Tour de France...

aux questions que je pose ou que je voudrais poser.

Ce qui se passe vraiment, ce que nous vivons, le reste, tout le reste, où est il ? Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire ?

Interroger l'habituel. Mais justement, nous y sommes habitués. Nous ne l'interrogeons pas, il ne nous interroge pas, il semble ne pas faire problème, nous le vivons sans y penser, comme s'il ne véhiculait ni question ni réponse, comme s'il n'était porteur d'aucune information. Ce n'est même plus du conditionnement, c'est de l'anesthésie. Nous dormons notre vie d'un sommeil sans rêves. Mais où est-elle, notre vie ? Où est notre corps ? Où est notre espace ?

Comment parler de ces " choses communes ", comment les traquer plutôt, comment les débusquer, les arracher à la gangue³ dans laquelle elles restent engluées, comment leur donner un sens, une langue : qu'elles parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes.

Peut-être s'agit-il de fonder enfin notre propre anthropologie: celle qui parlera de nous, qui ira chercher en nous ce que nous avons si longtemps pillé chez les autres. Non plus l'exotique, mais l'endotique⁴.

Interroger ce qui semble tellement aller de soi que nous en avons oublié l'origine. Retrouver quelque chose de l'étonnement que pouvaient éprouver Jules Verne ou ses lecteurs en face d'un appareil capable de reproduire et de transporter les sons. Car il a existé, cet étonnement, et des milliers d'autres, et ce sont eux qui nous ont modelés.

Ce qu'il s'agit d'interroger, c'est la brique, le béton, le verre, nos manières de table, nos ustensiles, nos outils, nos emplois du temps, nos rythmes. Interroger ce qui semble avoir cessé à jamais de nous étonner. Nous vivons, certes, nous respirons, certes ; nous marchons, nous ouvrons des portes, nous descendons des escaliers, nous nous asseyons à une table pour manger, nous nous couchons dans un lit pour dormir. Comment ? Où ? Quand ? Pourquoi ?

Décrivez votre rue. Décrivez-en une autre. Comparez.

Faites l'inventaire de vos poches, de votre sac. Interrogez-vous sur la provenance, l'usage et le devenir de chacun des objets que vous en retirez.

Questionnez vos petites cuillers.

Qu'y a-t-il sous votre papier peint ?

Combien de gestes faut-il pour composer un numéro de téléphone ? Pourquoi ?

³ En biologie, ce terme désigne un tissu scléreux (dur), d'origine inflammatoire ou tumorale, qui enveloppe un organe ou ses éléments constitutifs.

⁴ Désigne ce qui est ordinaire, normal, courant.

Cet ordinaire, que nous tentons si souvent d'ignorer, pourra pourtant, à certains moments, nous sembler fascinant, extraordinaire même, car vu et analysé sous un angle différent. C'est sur cette particularité de l'ordinaire, ce regard neuf qu'on peut lui porter, qu'a choisi de travailler le poète français Francis Ponge, dans son recueil très justement intitulé *Le Parti pris des choses* et publié en 1942. Il a en effet pris le parti de décrire des objets du quotidien, des objets qui peuplent notre ordinaire, de façon très subjective, en donnant de l'importance à la banalité. Voici ce qu'il nous propose par exemple sur "Le Pain" :

Le pain

La surface du pain est merveilleuse d'abord à cause de cette impression quasi panoramique qu'elle donne : comme si l'on avait à sa disposition sous la main les Alpes, Le Taurus ou la Cordillère des Andes.

Ainsi donc une masse amorphe en train d'éructer fut glissée pour nous dans le four stellaire, où durcissant elle s'est façonnée en vallées, crêtes, ondulations, crevasses... Et tous ces plans dès lors si nettement articulés, ces dalles minces où la lumière avec application couche ses feux, - sans un regard pour la mollesse ignoble sous-jacente.

Ce lâche et froid sous-sol que l'on nomme la mie a son tissu pareil à celui des éponges : feuilles ou fleurs y sont comme les soeurs siamoises soudées par tous les coudes à la fois. Lorsque le pain rassit ces fleurs fanent et se rétrécissent : elles se détachent alors les unes des autres, et la masse en devient friable...

Mais brisons-la : car le pain doit être dans notre bouche moins un objet de respect que de consommation.

1. Comment Francis Ponge s'y prend-il pour transformer cet objet du quotidien ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

On le voit clairement ci-dessus, l'ordinaire qui peuple notre quotidien ne l'est que parce que nous le considérons ainsi, parce que nos yeux tellement habitués à lui ne le voient même plus. Parce que, aussi, nous jugeons ce qui constitue notre norme en rapport à ce que nous jugeons être hors norme, hors de l'ordinaire.

2. L'extraordinaire

L'extraordinaire naît donc de ce quotidien, du regard qu'on va porter sur le monde qui nous entoure. Il se nourrit de ce que nous considérons être hors norme, de ce qui constitue une déformation du quotidien, une rupture avec celui-ci. Pourtant, s'il naît de la banalité, il s'en éloigne rapidement pour nous offrir une autre réalité, surprenante, incompréhensible. Il est ce qui va venir bousculer notre routine pour lui donner une nouvelle résonance, que nous acceptions son existence ou que nous la refusions. Car pour beaucoup, l'extraordinaire a à voir avec le surnaturel, ce qui est au-dessus de nous, que nous ne pouvons ni comprendre, ni contrôler. C'est d'ailleurs ce que décrit Franz Kafka en 1912 dans *La Métamorphose*, nouvelle fantastique dans laquelle il raconte la transformation soudaine de Gregor Samsa, représentant de commerce, en insecte. L'extrait qui suit constitue le tout début du récit, celui où le personnage prend conscience de son nouvel état :

En se réveillant un matin après des rêves agités, Gregor Samsa se retrouva, dans son lit, métamorphosé en un monstrueux insecte. Il était sur le dos, un dos aussi dur qu'une carapace, et, en relevant un peu la tête, il vit, bombé, brun, cloisonné par des arceaux plus rigides, son abdomen sur le haut duquel la couverture, prête à glisser tout à fait, ne tenait plus qu'à peine. Ses nombreuses pattes, lamentablement grêles⁵ par comparaison avec la corpulence qu'il avait par ailleurs, grouillaient désespérément sous ses yeux.

"Qu'est-ce qui m'est arrivé ?" pensa-t-il. Ce n'était pas un rêve. Sa chambre, une vraie chambre humaine, juste un peu trop petite, était là tranquille entre les quatre murs qu'il connaissait bien. Au-dessus de la table où était déballée une collection d'échantillons de tissus -Samsa était représentant de commerce-, on voyait accrochée l'image qu'il avait récemment découpée dans un magazine et mise dans un joli cadre doré. Elle représentait une dame munie d'une toque⁶ et d'un boa⁷ tous les deux en fourrure et qui, assise bien droite, tendait vers le

⁵ Fines, minces.

⁶ Coiffure sans bords et de forme cylindrique.

⁷ Pièce d'habillement que les femmes enroulaient autour de leur cou.

spectateur un lourd manchon⁸ de fourrure où tout son avant-bras avait disparu.

Le regard de Gregor se tourna ensuite vers la fenêtre, et le temps maussade -on entendait les gouttes de pluie frapper le rebord en zinc- le rendit tout mélancolique. "Et si je redormais un peu et oubliais toutes ces sottises ? se dit-il ; mais c'était absolument irréalisable, car il avait l'habitude de dormir sur le côté droit et, dans l'état où il était à présent, il était incapable de se mettre dans cette position. Quelque énergie qu'il se mît à jeter sur le côté droit, il tanguait et retombait à chaque fois sur le dos. Il dut bien essayer cent fois, fermant les yeux pour ne pas s'imposer le spectacle de ses pattes en train de gigoter, et il ne renonça que lorsqu'il commença à sentir sur le flanc une petite douleur sourde qu'il n'avait jamais éprouvée.

"Ah, mon Dieu, songea-t-il, quel métier fatigant j'ai choisi ! Jour après jour en tournée. Les affaires vous énervent bien plus qu'au siège même de la firme, et par-dessus le marché je dois subir le tracasserie des déplacements, le souci des correspondances ferroviaires, les repas irréguliers et mauvais, et des contacts humains qui changent sans cesse, ne durent jamais, ne deviennent jamais cordiaux. Que le diable emporte tout cela!" Il sentit une légère démangeaison au sommet de son abdomen ; se traîna lentement sur le dos en se rapprochant du montant du lit afin de pouvoir mieux redresser la tête ; trouva l'endroit qui le démangeait et qui était tout couvert de petits points blancs dont il ne sut que penser ; et il voulut palper l'endroit avec une patte, mais il la retira aussitôt, car à ce contact il fut tout parcouru de frissons glacés.

1. Comment l'extraordinaire intervient-il ici ? De quelle façon se matérialise-t-il ?

2. Quelle est la réaction de Gregor face à cet événement ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

⁸ Fourreau où l'on met les mains pour les protéger du froid.